

## SAINT-SAËNS

PIANISTE



A place de Saint-Saëns est à part dans le mouvement de la virtuosité moderne et il l'a nulque de telle façon que nul ne saurait songer à la lui disputer. Il est certainement l'un des plus prodigieux virtuoses de ce temps, fertile cependant en grands virtuoses. Il est impossible de jouer du piano avec plus de hardiesse et plus de sûreté, avec plus de calme et d'autorité, plus d'esprit, de rythme, de vie et de naturel. Les traits les plus audacieux, les plus ardens conservent sous ses doigts d'acier une transparente clarté. Sa sonorité se plie aux nuances les plus délicates. Sa personnalité, plutôt tempérée qu'exubérante, s'identifie aussi bien avec les classiques et les modernes, et son interprétation de tel concerto de Mozart ou de telle fantaisie de Liszt sont des pures merveilles de *cisèure* pianistique. On pourrait dire de lui ce que lui-même dit de Rubinstein : « Il n'est



Camille SAINT-SAËNS en 1896

jamais, à aucun moment, le pianiste ; même en exécutant très simplement les plus petites pièces, il reste grand, sans le faire exprès, par grandeur de nature inextinguible. »

Ce qu'il faut admirer aussi dans Saint-Saëns, virtuose, c'est une mémoire formidable que rien ne trouble, que rien ne peut distraire ; — il connaît tout, de Scarlatti à nos jours, en passant par Sébastien Bach — et il sait tout par cœur ; c'est une habileté de lecture dont l'équivalent est à chercher à personne ne déchiffre avec cette dextérité, cette merveilleuse sûreté de la sonorité et des timbres ; c'est — et de très rares élus peuvent seuls en renouer — la clarté, la justesse, l'intelligence, la pondération de son enseignement....

— Sa son œuvre de piano, il faut citer, avant tout, les cinq *Concertos*, d'une si belle imagination, dans sa grande richesse mélodique, *Adieu* et le *Réquiem d'Enfernaux*. A chaque page éclatent les traits les plus charmants, les plus acuts, les plus organiques, les assemblages

de sonorités les plus ingénieux. Le virtuose est admirablement mis en relief, l'orchestre étant traité avec une souplesse, une science de l'effet, une entente des combinaisons avec l'instrument principal, qui n'appartiennent qu'à lui.

Les deux recueils d'*Études* ont les qualités techniques des Concertos : c'est tout dire. Ses *transcriptions* d'après Bach et Beethoven, et ses paraphrases d'après Berlioz, Bizet, Massenet et Paladilhe sont d'une valeur exceptionnelle.

— Quoi de plus charmant que les *Mazurkas* ? Et la *Gavotte*, *Souvenir d'Ismailia*, la *Toccata* et les *Valses*, *Menuet et valse*, la si fine *Suite ancienne*, quelle longue série de délicats morceaux dans lesquels s'allie à un égal degré le charme des idées et l'élégance de la forme !

On doit, dans son œuvre, une mention particulière aux *Variations* à deux pianos, d'une ingéniosité de rythme, d'une diversité de sentiment admirables, et d'une si forte originalité qu'elles ont donné naissance à toute une intéressante littérature de morceaux en cette forme. Saint-Saëns lui-même y a contribué en créant le pittoresque *Scherzo* que tout le monde a applaudi, le *Caprice arabe* et la *Polonaise*, et en transcrivant quelques-unes de ses œuvres orchestrales.....

Quelle merveilleuse fécondité, quelle puissance et quelle originalité ! Et comme cela seul suffirait à le classer parmi les plus grands musiciens de notre temps et des temps passés !

I. PHILIPP.

## SAINT-SAËNS

ORGANISTE

D'une fort intéressante brochure parue il y a à peine quinze jours, et intitulée *Les Maîtres contemporains de l'Orgue* (1), nous extrayons le chapitre suivant consacré à M. C. Saint-Saëns :



Après longtemps Saint-Merry et la Madeleine oubliés qu'ils ont abrité ce glorieux génie, et les derniers échos de ses messes ne vivent plus que dans la mémoire de quelques fidèles. Parfois, il est vrai, au hasard

de ses promenades capricieuses, M. Saint-Saëns vient surprendre un ami, un confrère qui lui cède pour l'offertoire ou pour la communion sa place, et c'est une évocation triomphante du passé, la résurrection tumultueuse des idées, c'est encore une de ces improvisations qui stupéfaient naguère les rares élus rassemblés autour du musicien, ceux-là seuls pour lesquels il s'abandonnait. Il m'a été donné de l'entendre au piano ; je l'écoutais, il y a près d'un an, lorsqu'il joua « à la Trompette » la *Sonate en ut dièse mineur* de Beethoven, et trois mois plus tard, j'échangeais avec lui quelques paroles « au clair de la lune » en face de la mer, un soir d'été, mais je ne connus que depuis quelques jours la joie de ses auditions sacrées. Du moins ma curiosité avait-elle trouvé à la lecture de ses œuvres vécrites un apaisement. Ce n'est pas sans surprise, sans même un peu d'indignation, que l'on songe au respect immodéré qu'elles inspirent. Elles sont nées, elles vivent sans que la presse indiscret ait cru devoir troubler leur repos. Convenons qu'elles n'ont point cette allure tapageuse qui fait jaser

(1) Librairie Fischbacher, à Paris.

et qui appelle l'enclère. Et puis, M. Saint-Saëns a, aux yeux de beaucoup de gens, le tort d'être universel, encore qu'il ait excellé dans tout ce qu'il a tenté, depuis la musique légère, le parodie même, jusqu'aux formes les plus hautes de la composition. On le lui a reproché, sans penser que d'autres, Mozart par exemple, furent affligés de la même infirmité et on l'a accusé, combien de fois ! de faire tout avec rien, de n'être qu'un sublime arrangeur et de « n'avoir pas de personnalité ». A cela, la réponse est aisée, M. Saint-Saëns est un classique, c'est-à-dire qu'il a exprimé, comme Racine, comme Mozart, des idées générales en une langue parfaitement claire et qui répudie le néologisme, vêtement nécessaire à tant de pauvretés honteuses. Sous cette apparente simplicité, la pensée que les esprits superficiels croient apercevoir instantanément cache une signification profonde qui ne se dévoile qu'à ceux qui persévèrent. C'est là une vérité dont j'ai éprouvé récemment une fois de plus la certitude en écoutant la *Déluge*, dont les moindres détails me sont depuis longtemps familiers. Il me semblait cependant entendre pour la première fois et chaque page m'apportait un plaisir nouveau. Enfin, j'ai cédé à la tentation de jouer le *Prélude d'orgue en mi majeur*, immédiatement après un *Choral* de Franck, et j'ai eu la sensation d'une souffrance physique, d'une violente secousse de tout l'être, comme on en subit au cours d'un consciencieux voyage dans quelque Hammam. J'ai bien compris ce jour-là pourquoi ces deux âmes s'étaient brisées l'une contre l'autre sans avoir pu se mêler. Le principe de leurs existences était différent, et celui qui les anima n'appartient qu'à elles.

Les œuvres d'orgue de M. Saint-Saëns ne sont point inénumérables, mais elles retiennent l'esprit dès qu'elles l'ont une première fois conquis. Nous trouvons d'abord une courte *Bénédiction nuptiale*, une *Communione* et deux *Fantaisies* qui rentrent dans ce que l'on pourrait appeler, pour l'orgue comme pour le piano, les « morceaux de genre », mais que l'auteur a traités avec cette originalité, ce tour imprévu et cette liberté dont toute sa musique porte la marque plus ou moins apparente. Toutefois, la faveur est allée sans détour à ses trois *Rapsodies* sur les cantiques bretons. Il a choisi, parmi les cantilènes écloses dans les solitudes de la vieille Armorique, les plus mélancoliques ou les plus vives. Il commence par nous bercer avec un chant très doux aux désinences incertaines où le rêve se prolonge, qui flotte quelques instants dans une brume enveloppante d'arpèges et s'évanouit, puis il nous réveille aux rudes accents d'un chœur que vient interrompre, après une suite d'entrées en imitations, le repos d'un *andante* aux teintes effacées ; enfin dans la dernière partie, il mêle aux prières virginales l'enthousiasme de ces cantiques pittoresques que les Bretons exilés, qui se souviennent, ont appris aux rudes étrangers. C'est une jolie oasis de poésie large et simple de rêverie et de naïveté où l'on s'attarde volontiers avant de pénétrer dans les régions arides du contrepoint. Et cependant c'est le dernier ouvrage de M. Saint-Saëns que l'a définitivement classé parmi les maîtres de l'orgue, celui où il apparaît comme l'authentique héritier de Bach, qui fut le père nourricier de toute sa jeunesse musicale.

Les six préludes et fugues qui composent les deux recueils portent en épigraphe le nom de nos principaux organistes ; nous ne pourrions que les caractériser d'une manière générale.